
Catherine Clément

La Pègre, la Peste et les Dieux

*Festival d'Avignon 1990,
Chroniques*

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

à la mémoire de Jean-Louis Cavalier

Voici vingt ans que j'assiste au festival d'Avignon.

Vingt ans après, les amis commencent à mourir. Il en va de la jeunesse comme du théâtre ; la représentation s'achève, dont il ne reste plus que la mémoire. Puis en vient une autre aussi belle.

1989 fut la première année du festival sans mon ami Porthos, Jean-Louis Cavalier ; 1990 sera le premier festival sans Athos, Antoine Vitez. Chaque festival désormais nous prendra une vie ; comme le dit Serge S., il est dorénavant interdit de mourir. Tout juste s'il n'a pas ajouté : sous peine de mort.

*

Pendant ces vingt années je ne suis pas venue en simple spectatrice ; j'ai toujours travaillé avec le festival d'Avignon. Quel qu'ait été ce travail, il n'a cessé de m'infléchir ; comme on dit d'un accent, aigu ou grave, sur une lettre. Quand j'étais productrice pour France-Culture à l'époque de Guy Erisman et d'Yves Jaigu, je cherchais du matériau sonore jusque dans les cris des martinets, le soir, au dessus de la Cour d'Honneur ; journaliste en reportage pour le *Matin de Paris*, je chassais les formules, qu'il fallait dicter dès le lendemain matin après une nuit écourtée ; lorsque je fus directrice de l'Association Française d'Action Artistique, je venais au festival, comme tous les professionnels du spectacle, afin d'y faire mon marché pour les tournées à venir. A

traquer ainsi les sons d'abord, les mots ensuite, les visions enfin, j'ai vécu vingt jullets de ma vie.

Depuis trois ans, je suis enfin libre d'être écrivain : mais dès que le cérémonial du 14 juillet était terminé en Inde, où je vivais, je sautais dans l'avion pour venir animer les débats du Verger jusqu'à la fin du festival.

Chaque jour à cinq heures.

*

Ces rencontres datent de Jean Vilar, fondateur de cette tradition : dans ce jardin, dit Verger d'Urbain V, un public anonyme vient librement parler avec les artistes. Parler seulement ?

Voire. Les spectateurs viennent surtout se repaître du spectacle des artistes en civil, sans maquillages ni costumes, oiseaux sans plumage, bons à se faire dévorer du regard. Pappy Lacan appelait cela la «voyure». Les spectateurs sont là en voyeurs. Leur parole vient presque par surprise ; ils se décident à la prendre surtout pour faire rester les artistes assis sur le podium.

Mais ils sont souvent gouailleurs et fatigués, les saltimbanques, souvent paralysés d'avoir à dire un texte, le leur, sans canevas. Improvisation, exposition. Les uns sont en montre, les autres consomment de la voyure. Ainsi naît un hasardeux dialogue. L'essentiel est d'en préserver le cheminement zigzaguant ; de ces errements sortira le meilleur ; et quelquefois, le pire.

Les artistes viennent souvent en bande. Le metteur en scène arrive le premier ; ses acteurs suivent en traînant les pieds ; ce peut être jour de relâche, ils sont détendus, trop, avachis quelquefois, et ne sont pas toujours causants. Les plus diserts sont les dramaturges.

Le discours des acteurs peut être construit et brillant (Michel Piccoli, Jean-Paul Roussillon), ou au contraire relâché. Un fil tremblant coud à peine des bribes d'humeur, ou d'émotion. Plus l'acteur est

célèbre, mieux il s'exprime. Mais seuls les metteurs en scène parlent vraiment : c'est leur moment à eux ; l'heure où ils peuvent rendre des comptes, expliquer leur travail. L'exceptionnel public du Verger sait entendre un plaidoyer pour un ratage, ou un borborygme défait à l'occasion d'une complète réussite ; il entend tout, et ne s'y trompe jamais : il y a là de l'amour.

La règle du jeu rend socialement impossible un simple échange de silence ; c'est dommage, mais ce n'est pas permis. J'ai pour fonction d'éviter qu'on se taise, et de veiller à ce qu'au Verger d'Urbain V, on cause.

Au fond, près des arbres, attablés aux tables du petit bar sous des parasols, quelques clients tendent parfois l'oreille. On entend tinter les verres et cliqueter les couverts. C'est un jardin comme les autres, en somme, où l'on pratique la conversation.

15 juillet 1990.

Où l'on retrouve ses amis ; où l'on parle de l'âge et du lycée Louis-Le-Grand ; où l'on voit un triomphe dans la Cour d'Honneur ; où l'on respire les premières effluves de la peste.

Le festival a commencé depuis la première des *Fourberies de Scapin* ; le mistral était si violent qu'on a sorti les couvertures contre le froid. Mais quand j'arrive, la canicule s'est abattue sur Avignon : il fait aussi chaud qu'à Delhi.

Mes premiers pas dans la ville en plein festival sont hasardeux, craintifs, un peu hallucinés : je viens du bout du monde, où seule la chaleur est identique. Je marche entre papiers gras et visages de connaissance, confusément familiers.

Pour retrouver mes marques, je vais au débat organisé par le Figaro dans la cour de l'Archevêché, dévolue depuis quelques années aux